

Souvenirs, Notes
et
Pensées intimes

Gustave FLAUBERT

Les idées sont plus positives que les choses.

Si vous m'accordez que l'homme a une âme — je veux que les bêtes en aient, toutes les bêtes — à commencer par le pourceau pour finir à la fourmi, aux animaux microscopiques. Si l'homme est libre, les animaux sont libres, ils seront comme lui récompensés ou punis ; que d'âmes diverses, que d'enfers, que de paroles eût dit Voltaire — cette réflexion est humiliante — elle conduit au matérialisme ou au nihilisme.

J'aime mieux l'improvisation que la réflexion — le sentiment que la raison — la clémence que la justice — la religion que la philosophie — le beau que l'utile — la poésie avant tout.

Je n'attends rien de bien de la part des hommes. Aucune trahison, aucune bassesse ne m'étonnera.

J'aime à être en colère — la colère s'amuse d'elle-même. Je sens que j'aurai dans le monde une vie ordinaire, sensée, raisonnable, que je serai un bon décrotteur, un bon palefrenier, un bon ressemeleur de phrases, un bon avocat,

tandis que j'en voudrais une extraordinaire.

J'aime à la fois le luxe, la profusion et la simplicité les femmes et le vin, la solitude et le monde, la retraite et les voyages, l'hiver et l'été, la neige et les roses, le calme et la tempête ; j'aime à aimer, j'aime à haïr. J'ai en moi toutes les contradictions, toutes les absurdités, toutes les sottises.

Je ne compte même pas sur moi — je serai peut-être un être vil, ignoble, méchant et lâche, que sais-je ? Je crois pourtant que j'aurai plus de vertu que les autres parce que j'ai plus d'orgueil. Louez-moi donc.

Je passe de l'espoir à l'anxiété, d'une folle espérance à une triste négation, c'est pluie et soleil, mais un soleil de carton doré et une pluie sale sans orage.

O si je venais à bout de mes méditations, mes pensées — si je bâtissais quelque monument — avec l'échafaudage de tous mes songes, bref serai-je un roi ou un pourceau ?

Jamais l'homme ne connaîtra la Cause, car la Cause, c'est Dieu — il ne naît que des successions des Formes fantômes, Fantôme lui-même, il court au milieu d'eux, il veut les prendre, ils le fuient, il court après, va vient, ne

s'arrête que quand il tombe dans le vide absolu, alors il se repose.

— Le miracle dans la religion est absurdité qui n'a valeur que dans le cerveau des philosophes.

— J'entends des gens dire : pas de religion mais une morale, c'est-à-dire il n'y a ni récompense ni châtement, ni bien ni mal, il n'y a rien au-delà de la charogne humaine et de la bière en chène — soyez vertueux, souffrez — humiliez-vous, faites des sacrifices — soyez vicieux, tuez, pillez — vous n'en serez ni plus ni moins heureux dans l'éternité.

— Si le temps est moins dans l'éternité que le saut d'une puce dans le temps — si vous pensez à la gloire et au bonheur de vivre d'abord sur la terre puis dans la mémoire des hommes...

L'art est plus utile que l'industrie, le beau est plus utile que le bon, s'il en était autrement pourquoi les premiers peuples, les premiers gouvernements ne seraient-ils pas industriels, commerçants. Ils sont artistes, poètes, ils bâtissent des choses inutiles comme des pyramides, des cathédrales ; ils font des poèmes avant de faire du drap — l'esprit est plus gourmand que l'estomac.

D'où vient que je veux que Jésus-Christ ait existé et que j'en suis certain, c'est que je trouve le mystère de la passion tout ce qu'il y a de plus beau au monde.

La philosophie, science neuve, qui ne parle pas au cœur ni au sens car il n'y a que deux choses, la poésie, la beauté et l'utile, le profitable si vous voulez être un Dieu soyez poète, si vous voulez être...

Il y a deux sortes de vanité : la vanité publique et la vanité privée que l'on appelle bonne conscience, respect humain, estime de soi, tant il est vrai qu'il y a en chaque homme deux hommes, celui qui agit et celui qui critique. La vie intime c'est le perpétuel enjôlement de celui qui agit sur celui qui critique. Si vous ne commettez pas telle bassesse, vous fassiez tel excès de délicatesse, savez-vous pourquoi ? C'est pour pouvoir vous dire en vous regardant dans votre miroir, voilà l'homme, le fameux homme qui a fait cela — combien de femmes rougissent aux compliments qu'on leur adresse et qui s'en donnent de plus forts en particulier. Combien de poètes qui s'inclinent avec humilité

devant les autres et qui seuls se redressent hautement, se trouvent du génie dans les yeux, sur le front. Combien de gens qui s'habillent pour s'admirer, qui sourient pour se voir sourire — parlent en se mirant — qui sont vertueux pour pouvoir s'estimer — n'avez-vous jamais été assez enfant pour chercher des poses qui vous allaient, assez amoureux de vous pour vous embrasser la main, rien que pour voir ce que cela ferait.

Je puis parler de l'orgueil en grand maître et je ferai là-dessus un beau chapitre à quelque jour.

Il m'arrive quelquefois des révélations historiques tant certaines choses me surgissent clairement — la métempsycose est peut-être vraie — je crois quelquefois avoir vécu à différentes époques ; en effet, j'en ai des souvenirs.

Je n'ai aimé qu'un homme comme ami et qu'un autre, c'est mon père.

Après un bal, après un concert, une grande réunion quelconque d'hommes

et qu'on est rentré dans la solitude, on éprouve un immense ennui et une mélancolie indéfinissable.

Le XVIII^e siècle n'a rien entendu à la poésie, rien entendu au cœur humain, il a compris tout ce qui est de l'intelligence.

Entre artiste et poète une immense différence ; l'un sent et l'autre parle, l'un est le cœur et l'autre la tête.

L'avenir politique est une machine, ou peut-être, au contraire sommes-nous à la veille d'une barbarie, il me plairait assez de voir toute la civilisation s'écrouler comme un échafaudage de maçon avant que l'édifice ne soit construit — quel dommage ! La philosophie de l'histoire serait à recommencer.

Je voudrais être aux portes de Paris avec cinq cent mille barbares et brûler toute la ville, quelles flammes ! quelle ruine des ruines !

Je n'ai aucun amour pour le prolétaire et je ne sympathise pas avec sa misère mais je comprends et j'entre avec lui dans sa haine contre le riche.

Les richesses n'ont qu'un avantage, c'est de vivre sans s'inquiéter de l'argent.

Le secret pour être heureux c'est de savoir jouir à table, au lit, d'être debout, d'être assis, jouir du plus proche rayon de soleil, du plus mince paysage, c'est-à-dire aimer tout : de sorte que pour être heureux, il faut déjà l'être — pas de pain sans levain.

Le stoïcisme, la plus sublime des stupidités.

La modestie, la plus orgueilleuse des bassesses.

Il y a quelque chose de supérieur au raisonnement, c'est l'improvisation,

quelque chose qui juge mieux que le jugement, c'est le tact qui n'est autre que l'inspiration donnée pour des choses physiques, pour la vie active.

Il y a quelque chose de plus fin que le goût. Ce n'est pas assez d'avoir du goût. Il faut en avoir le palais. Boileau à coup sûr avait du goût et un beau goût attique, délicat, un petit bec fin en poésie, une friandise de jolie femme. Mais Racine en avait le palais ; il en comprenait la saveur, la fleur, l'ambre du parfum, l'essence la plus pure de je ne sais quoi qui charme, qui chatouille et qui fait sourire. Ce sens-là, pour ceux qui l'ont, est plus infailible qu'un et un font deux.

Vendredi 28 février 1840

Je viens de relire ce cahier et j'ai eu pitié de moi-même.

Aujourd'hui qu'ai-je donc ? est-ce satiété, est-ce désir, désillusion, aspiration vers l'avenir ? J'ai la tête malade, le cœur vide, j'ai d'ordinaire ce qu'on appelle le caractère gai, mais il y a des vides là-dedans, des vides affreux où je tombe

brisé, rompu, anéanti !

Je n'écris plus — autrefois j'écrivais, je me passionnais pour mes idées, je savais ce que c'était qu'être poète, je l'étais en dedans du moins, dans mon âme, comme tous les grands cœurs le sont. Qu'importait la forme toujours défectueuse, elle rendait mal ma pensée — musicien sublime je jouais avec un rébec, je sentais de beaux éclats, des choses suaves comme des baisers sans bruit qui murmuraient silencieusement. Si j'avais eu une belle voix comme j'aurais chanté. On se moquerait de moi si on savait comme je m'admirais, on aurait raison ; toute mon œuvre était en moi, et j'amais je n'ai écrit une ligne du beau poème qui me délectait. — Je me rappelle qu'avant dix ans j'avais composé déjà — je rêvais les splendeurs du génie, une salle éclairée, des applaudissements, des couronnes — et maintenant, quoique j'aie encore la conviction de ma vocation, ou la plénitude d'un immense orgueil, je doute de plus en plus. Si vous saviez ce que c'est que cette angoisse-là ! Si vous saviez ce que c'est que ma vanité — quel vautour sauvage, comme il me mord le cœur — comme je suis seul, isolé, méfiant, bas, jaloux, égoïste, féroce ! O

l'avenir que j'ai rêvé comme il était beau ! O la vie que je me bâtissais comme un roman ; quelle vie ! et que j'ai de peine à y renoncer — et l'amour aussi, l'amour ! — je me disais quand j'aurai vingt ans on m'aimera sans doute, j'aurai rencontré quelqu'un, n'importe qui, une femme enfin et je saurai ce que c'est que ce beau nom-là qui faisait palpiter d'avance toutes les fibres de mon cœur, tous les muscles de ma chair.

J'ai pourtant été amoureux tout comme un autre et aucune n'en a rien su ! quel dommage, comme j'aurais été heureux. Je me prends souvent à penser à cela et les scènes se déroulent amoureusement comme dans un rêve. Je me figure de longues étreintes — des mots bien doux que je me redis, dont je me caresse — des regards qui enivrent. Ah, si vous avez eu dans votre vie autre chose que des caresses de fille de joie, autre chose que des regards vendus, plaignez-moi.

Amour, génie, voilà le ciel que j'ai senti, que j'ai entrevu, dont j'ai eu des émanations, des visions à devenir fou, et qui s'est refermé pour jamais, qui donc voudra de moi ? Ce devrait être déjà venu, car j'aurais tant besoin d'une

amante, d'un ange.

Je suis fat, dit-on — et pourquoi alors ce doute que j'ai sur chacune de mes actions, ce vide qui me fait peur, toutes ces illusions parties.

O une femme, quelle belle chose ! Mettez-y deux ailes et vous en ferez un ange ! J'aime rêver à ses contours. J'aime à rêver à toutes les grâces de ses sourires, à la mollesse de ses bras blancs, au tour de ses cuisses, à la pose de sa tête penchée.

Souvent je suis dans l'Inde, à l'ombre des bananiers, assis sur des nattes, les bayadères dansent, les cygnes s'arrondissent dans les lacs bleus, la nature palpite d'amour.

Il y a huit jours j'ai pensé pendant deux heures à deux brodequins verts... et à une robe noire : sans ajouter rien de plus de niaiseries qui me tiennent le cœur attaché longtemps je baguenaude dans ma tête, je me chatouille pour me faire rire, je me fais des tableaux dont je suis le spectateur, des tableaux avec des horizons roses, un beau soleil — tout y est bonheur, rayonnements.

Oh ! c'est le même homme qui écrit ceci, qui pourrait avoir du génie, porter

un nom dans l'avenir. Ah ! je suis bien misérable.

Je voudrais bien être mystique ; il doit y avoir de belles voluptés à croire au paradis, à se noyer dans les flots d'encens, à s'anéantir au pied de la Croix, à se réfugier sur les ailes de la colombe, la première communion est quelque chose de naïf ; — ne nous moquons pas de ceux qui y pleurent — c'est une belle chose que l'autel couvert de fleurs qui embaument — c'est une belle vie que celle des saints, j'aurais voulu mourir martyr et, s'il y a un Dieu, un Dieu bon, un Dieu le père de Jésus, qu'il m'envoie sa grâce, son esprit, je le recevrai et je me prosternerai — je comprends bien que les gens qui jeûnent se régalent de leur faim et jouissent des privations, c'est un sensualisme bien plus fin que l'autre, ce sont les voluptés, les tressaillements, les béatitudes du cœur.

Ce qu'on appelle le plaisir d'une bonne action est un mensonge — et n'est pas différent de celui de l'homme qui digère — l'héroïsme, c'est différent. Mais je dis que quand vous avez donné un sou à un pauvre et que vous dites alors que vous êtes heureux, vous êtes un imposteur ; vous vous trompez

vous-même. Il y a plus des trois quarts d'orgueil dans toute bonne action, reste un quart pour l'intérêt, pour le mouvement animal fatal, pour le besoin de remplir, pour l'appétit réel.

Une chose incompréhensible, c'est l'infini. Mais qui en doute ! Il y a donc des choses hors de la portée de notre intelligence et que nous croyons être, est-ce qu'il y aurait autre chose qui penserait que cette intelligence même, autre chose qui serait convaincu que notre raison.

Pourquoi lorsque nous ne sommes pas dans les mêmes sentiments que ceux que nous abordons, nous sentons-nous gauches, embarrassés à nous-même ? J'ai vu dernièrement un homme qui m'annonçait l'agonie de son frère ; il me serrait la main affectueusement et moi je me la laissais serrer, je l'ai quitté en riant d'un air niais comme j'aurais souri dans un salon.

Cela m'a déplu sur-le-champ ; cet homme-là m'humiliait. C'est qu'il était plein d'un sentiment et que j'en étais vide — je l'ai revu hier — il est bête pourtant à faire pitié mais je me rappelle combien je me suis haï et trouvé

détestable pendant cet instant.

La volupté se plaît d'elle-même — elle se savoure comme la mélancolie, jouissances solitaires d'autant plus grandes que leur sujet est le même et leur objet eux-même ; l'amour au contraire veut du partage ; la volupté est égoïste et réfléchie et sérieuse au dernier point elles jouissent, elles abusent d'elles-mêmes ; elles se regardent et se complaisent, c'est comme un onanisme du cœur.

Il y a des grands hommes qu'on aurait voulu voir et admirer, il y en a d'autres avec qui.
 hommes vils dans l'Histoire cela m'amuse et je ferais (*sic*) un livre, ce serait sur les turpitudes des grands hommes — je suis content que les grands hommes en aient eu.

Me parler de la dignité de l'espèce humaine c'est une dérision, j'aime Montaigne et Pascal pour cela.

La seule chose qui distingue l'homme des animaux, c'est manger sans faim, boire sans soif — libre arbitre.

Je fuis la discipline, esprit de mathématicien, esprit étroit, cœur de commerçant, cœur sec comme le bois de leur comptoir.

La pudeur dans l'art est une idée qui n'a pu venir qu'à un imbécile — l'art dans les écarts les plus impudiques est pudique s'il est beau, s'il est grand. Une femme nue n'est pas impudique — une main qui cache, un voile qui couvre, un pli qu'on fait sont impudiques.

La pudeur est quelque chose du cœur et non du corps c'est un vernis qui brille un peu velouté.

Il y a des gens dont un simple geste, une parole insignifiante, un son de voix nous dégoûtent et nous répugnent.

La beauté est divine. Nous aimons malgré nous ce qui est beau, nous haïssons ce qui est laid ; tous les chiens aboient après les mendiants parce qu'ils sont déguenillés. Les enfants sont de même, vous ne les persuaderez pas que quelqu'un qui leur déplaît, qui est laid soit bon, c'est pour eux impossible.

Quand on a voulu représenter les anges, on a pris un modèle de femme

nue.

J'ai déjà beaucoup écrit et peut-être aurais-je bien écrit si au lieu de percher mes sentiments pour les porter à l'idéal et de monter mes pensées sur des tréteaux, je les avais laissées courir dans les champs, comme elles sont, fraîches, roses.

Quand on écrit on sent ce qui doit être, on comprend qu'à tel endroit il faut ceci, à tel autre cela, on se compose des tableaux qu'on voit, on a, en quelque sorte la sensation qu'on va faire éclore — on le sent dans le cœur comme l'écho lointain de toutes les passions qu'on va mettre au jour — et cette impuissance à rendre tout cela est le désespoir éternel de ceux qui écrivent, la misère des langues qui ont à peine un mot pour cent pensées, la faiblesse de l'homme qui ne sait pas trouver l'approchant et à moi particulièrement mon éternelle angoisse.

O mon Dieu, mon Dieu pourquoi donc m'avez-vous fait naître avec tant d'ambition ? Car c'est bien de l'ambition que j'ai. Quand j'avais dix ans, je rêvais déjà de gloire — et j'ai composé dès que j'ai su écrire, je me suis peint

tout exprès pour moi de ravissants tableaux — je songeais à une salle pleine de lumière et d'or, à des mains qui battent, à des cris, à des couronnes. On appelle l'auteur — l'auteur c'est bien moi, c'est mon nom, moi-moi-moi — on me cherche dans les corridors, dans les loges, on se penche pour me voir — la toile se lève, je m'avance — quel enivrement ! on te regarde, on t'admire, on t'envie, on est près de t'aimer !

Ah ! quelle pitié, quelle pitié d'y songer, quelle plus grande de se l'écrire à soi-même, de se le dire. — Oui, je suis un grand homme manqué, l'espèce en est commune aujourd'hui. Quand je considère tout ce que j'ai fait et ce que je pourrais faire, je me dis que cela est peu — et pourtant, comme j'ai de la force en moi, si vous saviez tous les éclairs qui m'illuminent. Hélas ! Hélas ! je me dis qu'à 20 ans j'aurais pu déjà avoir fait des chefs-d'œuvre — je me suis sifflé, humilié, dégradé et je ne sais pas même ce que j'espère, ce que je veux ni ce que j'ai — je ne serai jamais qu'un écrivain honni, un vaniteux misérable.

O si j'aimais, si j'étais aimé. Comme je serais heureux ; les belles nuits, les belles heures — il y en a pourtant qui vivent de cette vie-là ! pourquoi pas

moi ? O mon Dieu, je ne veux pas d'autres délices — j'ai le cœur plein de sons sonores et de mélodies plus douces que celles du ciel, le doigt d'une femme les ferait chanter, les ferait vibrer — se confondre — dans un baiser, dans un regard — eh quoi, n'aurais-je jamais rien de tout cela ? je sens pourtant mon cœur bien plus grand que ma tête. O comme j'aimerais ! Venez donc, venez donc, âme mystérieuse sœur de la mienne, je baiserais la trace de vos pas, tu marcheras sur moi et j'embrasserai tes pieds en pleurant.

Je suis jaloux de la vie des grands artistes, joie de l'argent, joie de l'art, joie de l'opulence, tout à eux. J'aurais voulu seulement être une belle danseuse — ou un joueur de violon, comme j'aurais pleuré, gémi, aimé, sangloté.

Il y a des joies tristes et des tristesses gaies.

Il y a un sourire indéfinissable, c'est celui que nous éprouvons devant un objet d'art, les sons d'un violon nous font sourire, la muse qui est en nous

ouvre ses narines et aspire l'atmosphère éthérée.

L'esprit de Montaigne est un carré ; celui de Voltaire un triangle.

Montaigne est le plus délectable de tous les écrivains. Ses phrases ont du jus et de la chair.

Quand on a lu le marquis de Sade et qu'on est revenu de l'éblouissement, on se prend à se demander si tout ne serait pas vrai, si la vérité n'était pas tout ce qu'il enseigne et cela parce que vous ne pouvez résister à cette hypothèse à laquelle il nous fait rêver d'un pouvoir sans bornes et de puissances magnifiques.

Nous ne sommes pas indignés de deux jeunes chiens qui se battent, de deux enfants qui se frappent, d'une araignée qui mange une mouche — nous tuons un insecte sans y penser. Montez sur une tour assez haut pour que le bruit se perde, pour que les hommes soient petits ; si vous voyez de là un

homme en tuer un autre, vous n'en seriez guère ému, moins ému à coup sûr que si le sang rejaillissait sur vous. Imaginez une tour plus haute et une indifférence plus grande — un géant qui regarde des myrmidons, un grain de sable au pied d'une pyramide et imaginez les myrmidons qui s'égorgent et le grain de poussière qui se soulève, qu'est-ce que tout cela peut faire au géant et à la pyramide — maintenant vous pouvez comparer la nature, Dieu, l'intelligence infinie en un mot, enfin à cet homme qui a cent pieds, à cette pyramide qui en a cent mille — pensez d'après cela à la misère de nos crimes et de nos vertus, de nos grandeurs et de nos bassesses.

Une plaisanterie est ce qu'il y a de plus puissant, de plus terrible, elle est irrésistible — il n'y a point de tribunal pour en rappeler ni la raison ni le sentiment — une chose en dérision est une chose morte, un homme qui rit est plus fort qu'un autre qui a une peine. Voltaire était le roi de son siècle parce qu'il savait rire — tout son génie n'était que cela ; c'était tout.

La gaîté est l'essence de l'esprit — un homme spirituel est un homme gai, un homme ironique, sceptique qui sait la vie, la philosophie et les mathématiques, c'est la raison, c'est-à-dire la force, la fatalité des idées — le poète, c'est de la chair et des larmes. L'homme facétieux est un feu qui brûle.

La pièce la plus immorale du théâtre est *Le Misanthrope*, elle en est la plus belle.

La chair, la chair, démon qui revient sans cesse, vous arrache le livre des mains et la gaîté du cœur, vous fait sombre, féroce, égoïste ; on le repousse, il revient, on y cède avec enivrement, on s'y rue, on s'y étale, la narine s'ouvre, le muscle se tend, le cœur palpite, on retombe l'œil humide, ennuyé, brisé. C'est la vie : un espoir et une déception.

(Piteux.)

Le marquis de Sade a oublié deux choses : l'anthropophagie et les bêtes féroces ce qui prouve que les hommes les plus grands sont encore petits et

par-dessus tout il aurait dû se moquer du vice aussi, ce qu'il n'a pas fait et c'est la sa faute.

PASTICHE.

C'était au crépuscule, Assur était couché sur un lit de pourpre ; l'odeur des orangers en fleurs, le vent de la mer, mille voix qui s'éteignent venaient à lui, il entendait aussi au bout de la cour des esclaves les lions et les tigres qui rugissaient dans leurs cages en voyant le soleil se coucher sur les montagnes et ils jetaient leur bave sur leurs barreaux et ils hennissaient car c'était là où leurs compagnes les attendaient au fond des clairières sous les aloès ! Assur aussi hennissait et ses narines s'ouvraient aspirant déjà le supplice qui lui gonflait le cœur d'espoir — il se lève ; il va au balcon de son plus haut belvédère à la rampe d'or, il s'accoude et il regarde — son regard va tout au bout et se promène de côté comme une flèche que l'on fait tourner le long de l'arc avant qu'elle ne parte — l'air est lourd, il étouffe, il a soif, il veut du sang,

son balcon est garni de têtes décharnées ; les nuits, les aigles et le vautours viennent s'y abattre et becqueter dans les crânes ; il entend le bruit de leurs ailes de dessous son toit quand le dos de sa concubine craque sous lui et se ploie comme l'osier, quand il boit le sang fumant dans une main toute blanche de satin. Que va-t-il faire maintenant qu'il se réveille gorgé encore de l'orgie de la nuit ; va-t-il se donner à ses mignons ou se faire encenser par les Mages ? Assur redescend lentement et il lui semble qu'une fée lui donne la main, c'est la fée des joies du triple enfer qui respire la vapeur des champs de bataille, qui exhale une odeur de rose et de chair humaine, elle a une robe blanche tachetée de belles dents d'acier, des bras qui étouffent, une main qui caresse, les lumières brûlent encore dans les cristaux... par ses ordres tout est enlevé balayé les voluptueux esclaves laissent couler des arômes, les essences qui ravissent, on tend les rideaux de gaze rose, on allonge les sofas où le cœur de l'homme s'amollit et se pâme sous les baisers, où les gorges se gonflent et palpitent si bien. Voilà que les femmes sont amenées pleurantes, vêtues de noir avec des roses dans les cheveux ; une porte secrète a laissé

sortir les mignons nus — Assur rit avec ses yeux, les embrasse, se fait porter dans leurs bras — on entend les trois sœurs qui sanglotent — on entend un grattement de griffes sur les portes — un breuvage extrait...

*Nuit du 2 janvier 1841,
écrit en revenant du bal.*

Qu'il y a longtemps que ceci est écrit, mon Dieu ! C'était un après-midi de dimanche, par une heure d'ennui et de colère ; aussi harassé de remèdes que de la maladie, j'ai quitté la plume et je suis sorti. J'ai été à pied dîner à Déville. J'ai été sur le boulevard avec maman et nous avons rencontré Ballay — j'étais cynique et furieux !

Comme j'ai vécu depuis et qu'il y a de choses dans l'intervalle compris entre la ligne qui finit là et qui commence ici ! les travaux de mon examen, enfin j'ai été reçu. Je veux tâcher de résumer cette vie de cinq mois qui clôt ce qu'on appelle l'enfance et qui commence ce quelque chose qui n'a pas de nom, la vie

d'un homme de 20 ans, et c'est (surtout dans ma nature) ni la jeunesse ni l'âge mûr ni la caducité ; c'est tout cela à la fois, ça y tient par toutes les proéminences, les saillies ; dans mon état calme même, mon tempérament physique et moral est un éclectisme mené tambour battant par la fantaisie et par celle des choses.

Quand je me reporte en pensée à mon cher voyage et que je me trouve ici, je me demande bien si je suis le même homme — est-ce le même homme qui allait au bord du golfe de Sagone et qui écrit ici à cette table par une nuit d'hiver, douce et pluvieuse, humide et pleine de brouillard ?

O l'Italie, l'Espagne, la Turquie. Aujourd'hui samedi — c'était aussi un samedi, certain jour... dans une chambre comme la mienne, basse et pavée de pavés rouges, à la même heure car je viens d'entendre 2 h. et demie sonner, on a dit le temps fuit comme une ombre.

Il est tantôt fantôme qui nous glisse des mains ou spectre qui vous pèse sur la poitrine.

J'ai été au bal, qu'y faire ? Que c'est triste, les joies du monde, et c'est

encore plus bête que ce n'est triste. J'y ai vu des fillettes en robe bleue ou en robes blanches, des épaules couvertes de boutons, des omoplates saillantes, des mines de lapin, de belette, de fouine, de chien, de chat, d'imbécile à coup sûr — et tout cela babillait, jacassait, dansait et suait — un tas de gens plus vides que le son d'une botte sur le pavé m'entouraient et j'étais forcé d'être leur égal, avec les mêmes mots à la bouche, le même costume ; ils m'entouraient de questions sottes, auxquelles je faisais des réponses analogues. On a voulu me faire danser ! les pauvres bons enfants ! les aimables jeunes personnes ! Que je voudrais m'amuser comme eux !

J'ai la faiblesse d'aller de temps en temps dans l'armoire qui est à la tête de mon lit et de regarder mon habit de toile et d'en fouiller les poches, nous nous pipons nous-même, dit Montaigne.

Que fais-je, que ferais-je jamais — quel est mon avenir ? au reste peu importe — j'aurais bien voulu travailler cette année mais je n'en ai pas le cœur, et j'en suis bien fâché : J'aurais pu savoir le latin, le grec, l'anglais, mille choses m'arrachent le livre des mains et je me perds dans des rêveries plus

longues que les plus longs soirs de crépuscule.

Je voudrais bien savoir le sentiment qui me porte à écrire ces pages, celle-là surtout, celles de cette nuit que je destine à n'être lues par personne.

Puisque j'ai jeté de côté le vieux Moutna, je vais résumer dans un programme tout ce que je ne veux pas perdre.

J'ai été reçu bachelier un lundi matin, je ne me rappelle plus la date — café Duprat. Arrivée à la maison, N... y déjeunait. Je me jette sur un lit et je dors, un bain le soir, plusieurs jours de repos. Je dois aller en Espagne avec M. Cloquet. J'étudie l'Espagne autant que je puis ; changement, c'est la Corse — je pars de Rouen par le vapeur — Maxime, Ernest, Huet, chemin de fer — à Paris ; je rencontre à l'entrée du Palais-Royal une fille de la rue de la Cigogne, Lise. Visite à Gourgaud, nous nous promenons autour de l'étang des Suisses, je lui communique mes doutes sur ma vocation littéraire, il me reconforte — beau temps — le même jour dîner chez Vassé.

Départ pour Bordeaux — accident arrivé à la diligence, nos compagnons sont un jeune homme à lunettes, en casquette noire — discussion sur un

point de ph. d'histoire ; passé Angoulême le paletot bleu, et un petit homme qui revenait de son pays, il a été aux ports ; il a été en Nouvelle-Zélande.

Bordeaux — théâtre, une répétition, notre hôtesse — dîner chez le général Carbonel.

Départ pour Bayonne, une femme maigre et une femme grasse, conducteur, commis voyageur, j'achète un paquet de cigares.

A Bayonne — son camarade le grand diable en redingote grise avec des parements noirs, un médecin M... qui a l'air de l'h. moral agricult. « Je fais la médecine par philanthropie. »

Nous passons par Fontarabie — un garçon qui nous y conduit ; mine jaune du commissaire qui est à l'entrée du pont de la Bidassoa — dans l'auberge où nous mangeons à Behollic, jeune fille espagnole remarquable par une grande expression de bonté mal au cœur — orage le soir.

De Bayonne à Pau, Basques entassés dans la bâche qui ont chanté toute la nuit ; officiers dont l'un adossé à moi se retourne, me parle littérature, Chateaubriand. Mon voisin de gauche, sandales jaunes, son chapeau

l'embarrasse, il met son mouchoir rouge autour de sa tête, redingote de velours, nez pointu et retroussé par le bout.

A Pau j'ai froid — je lis mes notes à M. Cloquet et à M^{lle} Lise, peu d'approbation et peu d'intelligence de leur part ; je suis piqué le soir j'écris à maman, je suis triste ; à table j'ai peine à retenir mes larmes.

Cette nuit que je passe ainsi sans trop savoir pourquoi m'en rappelle une autre semblable ; c'était chez le marquis de Pommelle à la Saint-Michel, c'étaient les vacances de ma 4^e ou de ma 3^e, je suis resté toute la nuit à voir danser et quand on s'est retiré je me suis jeté sur mon lit, la bougie brûlait et, comme maintenant, j'avais mal à la tête — allons, homme fort, un peu de courage — ne passeras-tu pas une nuit sans dormir ? Le matin venu je me suis promené en barque.

Dans quelques minutes il sera 4 h. si le coq a déjà chanté « cock crows » comme dans Hamlet — il me semble qu'il y a déjà huit jours et c'est pourtant il y a 3 h. à peine que je voyais le monde aller, cette ronde passer.

Pierre, grotte, eau bonne, Tournay, promenade le soir, bains, la femme de

la buvette — adieu à un autre jour, candide, le sommeil viendrait, comme voilà une nuit bien employée, ô projets !

25 Janvier, 4 h. et demie du soir, le soleil brille encore, mon cadran de fer mire sa silhouette sur le rideau de ma fenêtre.

Aujourd'hui mes idées de grand voyage m'ont repris plus que jamais. C'est l'Orient toujours. J'étais né pour y vivre. Ayant ouvert au hasard *l'Itinéraire A. B. C.*, j'ai vu :

« Un troisième (un soldat français resté en Égypte et devenu Mameluk) grand jeune homme maigre et pâle avait vécu longtemps dans le désert avec les Bédouins, et il regrettait singulièrement cette vie ; il me contait que quand il se trouvait seul dans les sables sur un chameau, il lui prenait des transports de joie dont il n'était pas le maître. » Cela m'a fait réfléchir longtemps. Quand j'y pense, je voudrais chaque jour davantage pouvoir tomber dans l'extase des Alexandrins — ce silence du désert qui a des bruits si beaux pour ses fils, effraie les hommes des terres pluvieuses, ceux qui respirent le charbon de

terre et qui vivent les pieds dans la boue des villes ; Davot me l'a avoué. Plusieurs fois il s'est mis en marche tout seul et il n'a pas osé continuer. Botta que j'ai vu à Rouen et qui y a longtemps vécu vantait la liberté de l'Arabie à l'abbé Stéphane, compatriote de son père, disait : « C'est là la liberté, la vraie, vous autres vous ne savez pas ce que c'est — et à ce qui suit, j'ai fait un bond de jalousie, — ils portaient de longues robes de soie, de larges turbans blancs, de superbes armes, ils avaient un harem, des esclaves, des chevaux de race. »

Je n'ai pas travaillé ce mois de janvier ; je ne sais pourquoi — une inconcevable paresse — je n'ai point d'os (au moral) il y a des jours où je me précipiterai sur les nues, ceux-là où je n'ai pas la force de remuer un livre.

Les gens qui ont 40 ans passés, les cheveux un peu gris, point d'enthousiasme parmi tous les lieux communs rebutants dont ils vous abreuvent, ont coutume de vous dire : « Vous changerez, jeune homme, vous changerez », de sorte qu'il n'y a pas une phrase sur la vie, l'art, la politique, l'histoire qui ne soit accompagnée de ce refrain. Je me rappelle que M. Cloquet, qui, quoique homme d'esprit dit beaucoup de platitudes, m'engagea

un jour à mettre par écrit et sous forme d'aphorismes toutes mes idées, de cacheter le papier et de l'ouvrir dans quinze ans.

« Vous trouverez un autre homme », me dit-il, comme ça peut être un fort bon conseil, je vais le suivre.

I

Quant à ce qui est de la morale en général, je n'y crois point ; c'est un sentiment et non une idée nécessaire.

II

Je ne conçois pas l'idée d'un devoir ; ceux qui la proclament seraient, je pense, embarrassés de la concilier avec celle de liberté.

III

La politique de l'histoire dans ses relations humaines ; tout ce qui arrive doit arriver ; il faut le comprendre et non le blâmer ; il n'y a rien de bête comme les haines historiques.

IV

Je conçois tous les vices, tous les crimes ; je conçois la férocité le vol, etc. Il n'y a que la bassesse qui me révolte. Peut-être si je voyais les autres en serait-il de même.

V

Quant à la vertu des femmes, j'y crois plus que certains gens très moraux parce que je crois à l'indifférence, à la froideur et à la vanité dont ces

Messieurs ne tiennent pas compte.

VI

Je me sens parfaitement honnête homme, c'est-à-dire dévoué, capable de grands sacrifices, capable de bien aimer et de bien haïr les basses ruses, les tromperies.

Tout ce qui est petit, étroit, me fait mal. J'aime Néron, je suis furieux contre la censure.

VII

J'attends tout le mal possible des hommes.

VIII

Je crois que l'humanité n'a qu'un but, c'est de souffrir.

IX

L'histoire du monde, c'est une farce.

X

Une grande pitié pour les gens qui croient au sérieux de la vie.

XI

Je n'ai jamais compris la pudeur.

XII

Un grand dédain pour les hommes, en même temps que je me sens beaucoup de dispositions à pouvoir me faire aimer d'eux.

XIII

Je n'ambitionne point les succès politiques. J'aimerais mieux être applaudi sur un théâtre de vaudeville qu'à la tribune.

XIV

Il est dommage que les conservateurs soient si misérables et que les républicains soient si bêtes.

XV

Ce qu'il y a de supérieur à tout c'est l'Art. Un livre de poésie vaut mieux qu'un chemin de fer.

XVI

Si la Société continue à aller de ce train il n'y aura plus dans deux mille ans ni un brin d'herbe ni un arbre ; ils auront mangé la nature. — Regardez, le monde actuel me semble un horrible spectacle. Nous n'avons pas même de croyance au Vice. Le marquis de Sade qu'on regarde comme un monstre s'est endormi pour toujours avec calme, comme un ange — il avait une foi, il est mort heureux — et les sages d'aujourd'hui comment meurent-ils ?

XVII

Le christianisme est à son lit de mort, le retard qu'il a eu n'en était, je crois que la dernière lueur — nous le défendons bien par opposition, toutes les bêtises philanthropiques et philosophiques dont on nous assomme, mais quand on vient à nous parler du dogme en lui-même, de religion pure, nous nous sentons fils de Voltaire.

XVIII

On m'a prédit beaucoup de choses : 1^o que j'apprendrai à danser, 2^o que je me marierai. Nous verrons — je ne le crois pas.

XIX

Je ne vois pas que l'émancipation des nègres et des femmes soit quelque

chose de bien beau.

XX

Je ne suis ni matérialiste ni spiritualiste. Si j'étais quelque chose, ce serait plutôt matérialiste — spettatore — spectateur.

XXI

J'aime le célibat des prêtres — quoique je ne sois pas plus mauvais qu'un autre, la famille me paraît quelque chose d'assez étroit et d'assez misérable — la poésie du coin du feu est celle du boutiquier ; franchement, malgré les poètes qui nous en bernent tant, il n'y a là-dedans rien de bien grand.

XXII

Je me sens plus d'attachement pour mon chien que pour un homme.

XXIII

Il y a des jours où je suis pris de tendresse à voir des animaux.

XXIV

Ce qu'on pourrait m'offrir de mieux maintenant, ce serait une chaise de poste et la clé des champs.

XXV

Dans la disposition où je me trouve, je ne serais pas indigné si je trouvais

mon domestique me volant, je ne pourrais pas m'empêcher de l'approuver en moi-même car je n'y vois pas grand mal.

XXVI

Rien ne me paraît mal.

XXVII

Il n'y a ni idée vraie ni idée fausse. On adopte d'abord les choses très vivement puis, on réfléchit, puis on doute et on reste là.

XXVIII

Personne n'aime mieux que moi les éloges, et les éloges m'ennuient.

XXIX

J'aime à voir le grison appeler sa dignité humaine avilie, ravalée, abaissée, non pas par haine des hommes, mais par antipathie pour l'idée de dignité.

XXX

Avenir de l'humanité, droits du peuple, autant de balivernes absurdes.

XXXI

Je ne crois rien et suis disposé à croire à tout si ce n'est aux sermons moralistes.

XXXII

Voici les choses fort bêtes : 1^o la critique littéraire quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise, 2^o la société de tempérance, 3^o le prix Montyon, 4^o un homme qui vante l'espèce humaine, un âne qui fait l'éloge des longues oreilles.

XXXIII

Voici une idée à proposer : prendre toutes les statues pour en faire des monnaies, s'habiller avec la toile des tableaux, se chauffer avec les cadres.

XXXIV

Corollaire du précédent.

La bêtise et la grandeur moderne sont symbolisées par un chemin de fer.

XXXV

La civilisation est une histoire contre la poésie.

XXXVI

Souvent je voudrais pouvoir faire sauter les têtes des gens qui passent, et dont la mine me déplaît (un autre jour je finirai ces formules).

Repris le 8 février.

J'ai une maladie morale intermittente, hier j'avais des projets de travail superbes. Aujourd'hui je ne puis continuer. J'ai lu 5 pages d'anglais sans les comprendre ; c'est à peu près tout ce que j'ai fait et j'ai écrit une lettre d'amour, pour écrire, et non parce que j'aime. Je voudrais bien pourtant me le faire accroire à moi-même ; j'aime, je crois en écrivant. Pendant quelques

jours, j'ai eu la ferme résolution de faire en sorte qu'au bout de six mois, vers juillet, je susse l'anglais, le latin, et de pouvoir lire le grec à la fin de cette semaine. Je devais savoir par cœur le IV^e chant de *l'Énéide*. Je ne lis pas grand-chose. J'aurais besoin de m'accrocher plus profondément que je ne fais à tout ce qui m'entoure, à la famille, à l'étude du monde, toute chose dont je m'écarte, et je ne sais pourquoi, que je voudrais me forcer à ne pas aimer (le monde est de trop dans la phrase). Je les prends et les quitte dans mon cœur seulement. Il y a des jours où je voudrais briller dans les salons, entendre mon nom prononcé avec éclat et d'autres fois où je voudrais bien m'avilir et m'abaisser, être notaire au fond de la Bretagne. Chevreuil s'est aperçu de mon singulier état d'esprit, mais il y a un peu d'affectation aussi dans mon fait ; je joue toujours la comédie ou la tragédie, je suis si difficile à connaître que je ne me connais même pas moi-même.

A quoi bon écrire ceci, c'est ce que je ne saurais dire. Adieu, Gustave, à un autre jour, quel qu'il soit qu'il advienne il y en aura d'autres de passés au...

Si vous commencez votre livre en vous disant : il faut qu'il prouve ceci, cela, qu'on en sorte religieux ou impie, ou érotique — vous ferez un mauvais livre, parce qu'en le composant vous avez contrarié la vérité, faussé les faits, les idées découlent d'elles-mêmes par une pente fatale et naturelle. Si, dans un but quelconque, vous voulez leur faire prendre un tour qui n'est pas le leur, tout est mal, il faut laisser les caractères se dessiner en leur conséquence, les faits s'engendrer d'eux-mêmes ; il faut que tout cela pousse de lui-même et il ne faut pas se tirer par la tête à droite ou à gauche ; je prends des exemples. *Les Martyrs, Gil Blas, Béranger.*

Aujourd'hui 21 mai, jour de froid sans pluie, on dirait qu'il va neiger et les feuilles sont aux arbres — jour de lassitude et d'angoisse — c'est un besoin d'écrire, de s'épancher et je ne sais quoi écrire ni quoi penser. Il en est pourtant ainsi toujours des instincts confus ; je suis un muet qui veut parler. Ah ! mon orgueil mon orgueil, personne ne te connaît, ni ma famille ni mes amis ni moi-même. — Après tout, je lui rapporte tout et peut-être me

trompé-je. Depuis que j'écris cette page, je sens que je ne dis pas ce que je veux dire, je n'ai pas trouvé la pente par laquelle il faut que ce que j'ai débordé — je suis maintenant dans une bizarre position à la veille de sortir de mes classes et d'entrer dans ce qu'on appelle le monde, tous les souvenirs de ma vie passée reviennent et mes huit années de collège repassent sous mes yeux — il me semble pourtant qu'il y a vingt ans que je suis entré un soir, à 3 heures, en veste bleue — ce fut un temps d'inconcevable ennui et d'une tristesse bête mêlée à des spasmes de bouffonnerie ; j'écrirai cette histoire-là quelque jour, car je suis affamé de me conter à moi-même — tout ce que je fais c'est pour me faire plaisir. — Si j'écris, c'est pour me lire, si je m'habille, c'est pour me sembler bien ; je me souris dans la glace pour m'être agréable. Voilà le fond de toutes mes actions ; est-il un meilleur ami que moi-même ? Si je me juge favorablement, je me juge aussi impitoyablement car il y a des jours où j'ambitionnerais la réputation du plus mince vaudevilliste, je m'exhause et je me rabaisse, ce qui fait que je ne suis jamais à ma vraie hauteur — dernièrement, j'ai relu *Werther* ; la désillusion que j'en ai eu a été

complète, tout ce qui m'avait paru chaud est froid, tout ce qui me semblait bon est détestable — le futur me ravit, le présent est peu de chose, le passé me désespère et je ne gagne point d'expérience. J'aime à penser à l'avenir, j'y ai pensé toujours et jamais il ne s'est accompli un seul fait que j'avais espéré attendu, craint, etc.

La force est quelque chose dont on jouit en la perdant. Quand j'ai commencé ceci je voulais en faire une copie fidèle de ce que je pensais, sentais et cela n'est pas arrivé une fois tellement l'homme se ment à lui-même ; on se regarde au miroir mais votre visage est renversé, bref il est impossible de dire vrai quand on l'écrit. On se touche, on se rit, on se minaude il se passe quelquefois des pensées opposées tandis qu'on écrit la même phrase. Hâtez-vous, vous tronquez, retenez-vous, vous alambiquez et relâchez.

La mélancolie est une volupté qu'on excite. Combien de gens s'enferment

pour se faire plus tristes, vont pleurer au bord du ruisseau, prennent de propos délibéré un livre sentimental ; nous nous bâtissons et nous débâtissons sans cesse.

Il y a des jours où l'on voudrait être athlète, et d'autres où l'on voudrait être femme. Dans le premier cas c'est le muscle qui palpète, dans le second c'est la chair qui soupire et qui s'embrase.

Ce qui me manque avant tout c'est le goût ; je veux dire tout. Je saisis et je sens en bloc, en synthèse, sans m'apercevoir du détail ; les tulli me vont, tout ce qui pointe ou bosse me va, hors là, rien. Le tissu, la contexture m'échappent ; j'ai les mains rudes et je ne sens pas bien le moelleux de l'étoffe, mais je suis frappé de son brillant — les demi-teintes ne me vont pas — aussi j'aime l'épicé le poivré ou le sucré le fondant aussi, mais le délicat point — la couleur, l'image avant tout, je manque de... et encore plus de précision — point d'unité du mouvement mais point de...

, de l'invention mais pas le moindre sentiment du rythme, c'est là ce qui me manque le plus — et surtout un style long, pétri de prétention.

L'art dramatique est une géométrie qui se passe en musique — le sublime dans Corneille et dans Shakespeare me fait l'effet d'un rectangle — la pensée se termine en angles droits.

On aurait voulu vivre comme César, Montaigne, Molière, Rousseau. Les sciences procèdent par l'analyse — elles croient que ça fait leur gloire et c'est leur pitié. La nature est une synthèse et pour l'étudier vous coupez, vous séparez, vous disséquez, et quand vous voulez de toutes ces parties faire un tout — le tout est artificiel — vous faites la synthèse après l'avoir déflorée — les liens n'existent plus — les vôtres sont imaginaires et j'ose dire hypothétiques — et la science, la science des rapports des choses, la science du passage de la Cause à l'effet, la science du mouvement, de l'embryologie, de l'articulation...

Si j'ai de suaves désirs d'amour, j'en ai d'ardents, j'en ai de sanglants, j'en ai

d'horribles.

L'homme le plus vertueux a dans le cœur les lueurs des choses épouvantables.

Il y a des pensées ou des actions qu'on n'avoue à personne, même pas à son complice, pas même à son ami, qu'on ne se redit pas tout haut.

Avez-vous quelquefois rougi de secrets mouvements ignobles qui montaient en vous et qui s'abaissaient ensuite, vous laissant tout étonné, tout surpris de les avoir eus ?

J'écris ces pages pour les relire ensuite dans un an, dans trente ans — cela me reportera dans ma jeunesse, comme un paysage qu'on veut revoir et on y retourne — on le croyait beau, riant, avec des feuilles vertes ; du tout, il est séché, il n'a plus d'herbe, déjà plus de sève aux arbres. — O je le croyais plus beau, dit-on — j'écris parce que cela m'amuse.

La pensée est la plus grande des voluptés — la volupté elle-même n'est qu'imagination — avez-vous jamais autant joui que des rêves ?

Un homme utile, soyez chimiste, mécanicien, décrotteur — voilà des

résultats, le nombre en veut — la philosophie n'en donne pas — elle est toute pensée — la poésie, au contraire est toute action, des images d'actions ou de sentiments — elle est un monde — elle a ses mers, ses ruisseaux qui nous désaltèrent — la philosophie a le gosier séché par la poussière du néant de tous ses systèmes.

Me dire qu'un prêtre n'est pas utile, qu'un poète n'est pas utile et qu'un astronome l'est plus c'est ne...

Il arrivera peut-être un beau jour où toute la science moderne croulera et l'on se moquera de nous, je le voudrais.

J'aime à voir l'humanité abaissée, ce spectacle me fait plaisir quand je suis las.

Il y a un axiome assez bête qui dit que la parole rend la pensée — il serait plus vrai de dire qu'elle la défigure. Est-ce que vous énoncez jamais une phrase comme vous la pensez ? Écrirez-vous un roman comme vous l'aurez conçu ?

Si les phrases produisaient les pensées, que vous feraient des tableaux que

vous verriez comme s'ils étaient faits au pinceau ! je vous chanterais des airs vagues et pleins de délices que j'ai dans la tête — vous sentiriez les ardeurs à qui je pense — je vous dirais toutes mes rêveries, et vous ne savez rien de tout cela parce qu'il n'y a pas de mot ; pour le dire — l'art n'est pas autre chose que cette étrange traduction de la pensée par la forme.